

Feuilleton

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Mitteilungsblatt / Freunde der Schweizer Keramik = Bulletin de la Société des Amis de la Céramique Suisse**

Band (Jahr): - **(1955)**

Heft 30-31

PDF erstellt am: **25.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nationale in Genf sind, wie Rackham in Guildford, Lane, Hayward und Honey am Victoria and Albertmuseum, Haug in Strassburg, Braun in Nürnberg, Liverani in Faenza, Klein in Düsseldorf, Landenberger in Stuttgart, Köllmann in Köln, Daydi in Spanien, dann Ottemma in Holland, La Prentice von Erdberg, Josten, Rice, Chompret, Verlet, Guérin, Fourest in Sèvres usw.

Wir hoffen, dass man unsere Stellungnahme «sine ira» beurteilen wird; aber zur Rechtfertigung und zur Dokumentation der Wahrheit fühlten wir uns verpflichtet, die obige Klarstellung bekannt zu geben. S. D.

XII. Die Mitgliederzusammenkunft in Bern, 28. November 1954

Die Keramik- und Glasfreunde der Schweiz kamen am Sonntag, den 28. November 1954 in Bern zusammen. Um 10.30 Uhr empfangen unsere Mitglieder, Herr und Frau Walter A. Staehelin, Neubrücke 65, die Teilnehmer in ihrem Hause. Es hatten sich sehr viele Teilnehmer eingefunden, so dass die Räume bis auf das letzte Plätzchen gefüllt waren. Punkt 11 Uhr, wie im Programm vermerkt, begann Herr W. A. Staehelin seinen Vortrag über «Die frühesten Darstellungen der Herstellung von Porzellan in China». Der Vortrag war ausserordentlich lehrreich, und zwar besonders deswegen, weil er durch herrliche chinesische Bilder, die an den Wänden aufgehängt waren, illustriert wurde. Herr Staehelin konnte an einem starken Applaus ersehen, dass er mit seinem Vortrag die nach Bern gerufenen Mitglieder zufriedengestellt hat.

Gegen 12 Uhr wurde den Teilnehmern von Frau Staehelin ein Apéritif offeriert. Während dieses Apéritifs hatte man Zeit, die ausgestellten Bilder nochmals genauer anzusehen und auf sich wirken zu lassen. Kurz vor 1 Uhr trafen alle Teilnehmer im 1. Stock des Restaurant du Théâtre ein, um am gemeinsamen Mittagessen teilzunehmen. Allerdings war der Raum im 1. Stock zu klein und fast die Hälfte der Teilnehmer musste im Parterre-Restaurant Platz nehmen. Die ganze Gesellschaft befand sich in sehr angenehmer Stimmung, als man sie etwas nach 2 Uhr in den Saal im 1. Stock des Restaurants du Théâtre bat, um den Vortrag mit Lichtbildern von Dr. R. L. Wyss «Die Kachelöfen des David und Heinrich Pfau aus dem Zürcher Rathaus» anzuhören. Herr Dr. Wyss erläuterte zuerst die Stellung der Ofenbauer Pfau und die Beziehungen zwischen den Städten Zürich und Winterthur. Der Vortrag selbst wurde durch prächtige Lichtbilder geschmückt. Jedenfalls horchte das Auditorium seinem Vortrag mit grossem Interesse und für seinen Vortrag durfte der Referent einen starken Applaus entgegennehmen.

Nachdem der Präsident kurz das Wort ergriff und Herrn und Frau Staehelin für die Einladung bei ihnen zu Hause dankte, und den Herren Staehelin und Wyss für ihre Vorträge, forderte er die Anwesenden auf, sofern dies mit der Abreisezeit zu vereinbaren war, noch gesellig zusammenzubleiben.

Alles in allem darf die Mitgliederzusammenkunft, die Herr Staehelin organisiert hat, als ein voller Erfolg bezeichnet werden.

Wilhelm Buchecker, Präsident.

XIII. Neuaufnahmen

Württembergisches Landesmuseum, Altes Schloss, Stuttgart, eingeführt durch Dr. S. Ducret.

Frau H. Flügel-Asch, Elisabethenstrasse 1, Basel, eingeführt durch Paul Schnyder von Wartensee, Luzern.

Frau Marili Römer-Engel, Kurhausstrasse 44, Zürich 7, eingeführt durch Frau Alida Schulthess, Zürich.

Herr Hans Fäh, Glashalle, Rapperswil (St. Gallen), eingeführt durch Frl. Dr. med. M. Felchlin, Olten.

Frau Robert Bühler, Lindenstrasse 8, Winterthur, eingeführt durch Frau Honegger, Wald (Zürich).

Frau Erica Petitpierre, Börsenstrasse 14, Zürich 1, eingeführt durch Frau Dr. M. Eggerling, Zürich.

Frau Evgret von Bari, Königinstrasse 37, München, eingeführt durch Herrn Igo Levi, Luzern.

Frau Palmina Marchesotti, 10 via Mauro Macchi, Milano, eingeführt durch Herrn H. E. Backer, London.

Frau Elisabeth Held, Zürichbergstrasse 74, Zürich, eingeführt durch Frau M. Steinacher, Zürich.

Frau Marcelle Schmid, 33 Avenue du Midi, Fribourg, eingeführt durch Frau M. Steinacher, Zürich.

Frau Alice Jaquet-Dolder, Erlensträsschen 39, Riehen-Basel, eingeführt durch Herrn M. Knöll, Basel.

Harald Freiherr von Münchhofen, Gallusstrasse 40, Bregenz, Vorarlberg, eingeführt durch den Vorstand.

XIV. Feuilleton

Salomon Gessner et le rêve pastoral. Salomon Gessner est l'un des représentants les plus aimables du dix-huitième siècle zurichois. Son existence s'est écoulée entre d'étroites limites. Il fut un écolier assez minable. A Berlin, où il aurait dû s'initier au métier de libraire, il préféra se créer des relations littéraires. De retour à Zurich il s'occupa moins d'édition que d'une fabrique de porcelaine qu'il avait contribué à fonder. La qualité exceptionnelle de son goût le désignait à la direction d'une telle entreprise, mais ses succès commerciaux demeurèrent assez minces. Ce qu'il aura laissé de mieux c'est sans doute ses nombreuses gravures dont la séduction a survécu jusqu'ici à tous les changements de mode.

Chargé de fonctions officielles, Salomon Gessner parvint jusqu'au poste de «Sihlherr», c'est-à-dire d'administrateur de la plus belle forêt de l'Etat zurichois. Disposant de loisirs considérables, il les consacra en grande part à la poésie, sans trop se presser, il est vrai, si bien que, lorsqu'il mourut âgé de 60 ans, son œuvre littéraire ne débordait guère le contenu de deux volumes. Il faut toutefois ajouter que ces quelque 600 pages avaient conquis, depuis longtemps déjà, le monde. Elles contiennent en une prose mélodieuse, des récits ou des dialogues, illustrant des thèmes empruntés à l'Ancien Testament ou à Théocrite. Le titre de son œuvre la plus connue, *Idylles*, convient parfaitement à cette suite de gravures délicates.

Toute gloire, même la plus éclatante, peut se ramener à des causes et des données concrètes. Celle de Gessner a une origine très précise: des hommes de grand mérite – l'un d'eux fut même un véritable génie – y ont joué un rôle décisif. On trouvera la clé de la prodigieuse diffusion des œuvres de Gessner dans le petit volume de prose épique qu'il intitula «La mort d'Abel»

(1758). Un admirateur zurichois du poète, le peintre J.-C. Füssli, l'envoya dès sa parution au graveur J.-G. Wille, qui vivait alors à Paris. Celui-ci le transmit, à son tour, à l'écrivain Michel Huber, membre, comme lui, de la colonie allemande à Paris et professeur d'allemand de Turgot. Turgot, qui n'était pas encore, en ce temps-là, le célèbre ministre des finances qu'il devint par la suite, occupait déjà l'un des postes administratifs les plus hauts de France. Economiste des plus compétents, Turgot disposait d'une culture littéraire exceptionnelle: la France lui doit la découverte d'Ossian, cette invention tant discutée de l'Écossais MacPherson. C'est dire que Turgot devait goûter plus que quiconque le ton à la fois naturel et sentimental de Gessner, qu'il voulut également rendre familier aux oreilles françaises. Turgot parlait français et un peu l'allemand; Huber l'allemand et un peu le français: ils se complétaient donc parfaitement. Ils travaillèrent en commun et, en 1760, parut «La mort d'Abel», puis «Idylles et Poèmes champêtres de M. Gessner», en 1762. Précisons que ces deux livres parurent sous la signature du seul Huber. Turgot a donné lui-même les raisons de cette discrétion dans une lettre adressée à Huber au moment où parut le premier des deux volumes:

«Je suis magistrat, une occupation de ce genre pourrait me nuire auprès de mes collègues et de mes supérieurs; permettez que notre traduction soit imprimée sous votre nom.»

Bien que privés de cet illustre patronage, ces deux petits volumes obtinrent un vif succès. Les lettres sentimentales qu'on échangeait alors d'un bout à l'autre de l'Europe littéraire, assurèrent la diffusion universelle des œuvres de Gessner avant même que le siècle eût touché à sa fin. Son portrait orna les cabinets des hommes les plus sérieux; son buste envahit les parcs de tous les mécènes du continent. Ceux qui voulaient améliorer le monde se réclamèrent de lui. On vit même une duchesse mettre tout en œuvre pour l'attirer à Paris. Catherine de Russie fit couler une médaille d'or en son honneur. Gessner était devenu le roi des bergeries; Zurich leur capitale, et la petite maison que le poète habitait dans les forêts de la Sihl un Versailles pastoral, que l'Europe tout entière honorait.

Les Académies portèrent son deuil; les scènes évoquèrent son ombre, mais la vénération suprême, Gessner l'obtint d'un jeune Russe qui se rendit, au début de l'an 1789, de Moscou à Paris en passant par Berlin, Zurich et Genève. Ce jeune Russe se nommait N.-M. Karamsin et devint plus tard un classique de l'histoire russe. Les impressions qu'il rédigea au cours de son voyage, sont parmi les plus remarquables qu'on ait écrites à cette époque sur notre pays et ses habitants. Avant de quitter Zurich, Karamsin se rendit à la Promenade qui se trouvait alors à la jonction de la Sihl et de la Limmat, où l'on érigeait justement un monument en l'honneur du poète zurichois. La nature et la poésie y étaient symbolisées par deux jeunes femmes pleurant sur une urne. Parvenu au pied de cette statue, Karamsin tira de sa poche un petit volume de Gessner afin d'en lire un passage sur les lieux mêmes où il avait été écrit. L'une de ses lettres traduit l'émotion intense que cette lecture lui causa:

«Imaginez, mes amis, quels furent mes sentiments lorsque je lus ce passage à deux pas de l'endroit où Nature et Poésie verseront de chaudes larmes sur l'urne de ce poète immortel. Ne fut-il pas l'élu des Muses, celui qu'elles choisirent afin qu'il nous apprit la Vertu et l'Innocence? Sa Gloire éternellement jeune ne survivra-t-elle pas aux trophées des guerriers? La main impitoyable et destructrice du Temps peut bien effacer cette ville où le Rhapsode a vécu; Zurich peut bien s'engloutir dans le Fleuve des Siècles, mais les fleurs de la Muse gessnérienne ne

faneront jamais et leurs divines senteurs embaumeront des dizaines de siècles, rafraîchissant et créant tous les cœurs.»

Hélas! l'avenir démentit les prévisions de Karamsin. Zurich survécut à la gloire de Gessner, en bonne part, il est vrai, parce que Gessner y avait rêvé ce beau rêve qui fut le sien. Car son rêve fut celui de son siècle tout entier. Turgot a vu dans la bonté le trait de caractère essentiel des bergers de Gessner, mais la confiance que l'on fit à la bonté humaine, en 1789, l'année même où Karamsin prit congé de Zurich, eut des conséquences qui n'étaient guère de nature à confirmer les théories de Gessner. Les bergeries furent, elles aussi, victimes de la Révolution française. C'est donc moins un discours inaugural qu'une émouvante nécrologie que Karamsin prononça en 1789. Nécrologie qu'il sied de citer chaque fois qu'il est question de cet intermède zurichois et européen.

(Prof. Fritz Ernst, «Journal de Genève», Nr. 289.)

XV. Historische Nachrichten

über die Königliche Porzellan-Manufaktur
zu Meissen
und deren Stifter
Johann Friedrich Freiherr von Böttger

Gesammelt von
M. C. B. Kenzelmann, Archidiakonus

(Fortsetzung und Schluss)

Nun gieng das Porzellanmachen von Neuem an; Tag und Nacht mussten die Arbeiter Materialien stossen, auf Marmorplatten reiben und auf einer Maschine des Hoftöpfers mahlen; Vor Eifer in der Arbeit kam Böttger und seine Gehülffen verschiedene Nächte hintereinander in kein Bette, so dass sie zuletzt über der Arbeit einschliefen. Unaufhörlich brannten 5 Laborir-Öfen; man machte immer neue Versuche im Porzellan; endlich bekam es eine solche Vortrefflichkeit, dass Böttger damit völlig zufrieden war. Dabei unterstützte ihn Tzschirnhausen mit seinen Kenntnissen und Erfahrungen, die Böttger für seine Erfindung treflich zu benutzen wusste; Nicht so lange darauf, d. 11. Oct. 1708 starb zu Dresden Böttgers Freund, der Herr von Tzschirnhausen, und ward auf seinem Guthe Kieslingswalde bei Lauban begraben. Er hatte dem König bei seinem letzten Besuche, da er schon die Nähe seines Endes fühlte, die Stunde bestimmt angegeben, wenn er sterben würde. Als daher Tzschirnhausen tödtlich krank wurde, befahl der König, bei ihm zu wachen, und ihm seinen Tod sogleich zu melden. Tzschirnhausen starb des Nachts; der König wurde geweckt, und ihm der erfolgte Tod gemeldet. So wie er erwachte, sah er nach der Uhr, und sprach: es trifft zu!

Bis jetzt war die Porzellanmasse noch nicht ganz zur Vollkommenheit gediehen, war noch braunroth, noch in keine schönen Formen gebildet; höchstens waren bloss Quadrate geformt, etwas stärker als holländischer Delfter. Nach Tzschirnhausens Tode arbeitete Böttger allein mit neuer Anstrengung fort, und liess nun seine Masse wie Thon auf Töpferscheiben drehen; Der Hoftöpfer Fischer musste für Böttgern arbeiten, und bekam dafür täglich 4 Dukaten. Alles gieng aber noch sehr langsam. Da kam ein gewisser Echeprecht an, welcher in Holland in Delfterfabriken gearbeitet hatte. Dieser hatte im Mahlen der Masse viel